

vriers irlandais qui émigrent chaque année en grand nombre, à l'époque des moissons. Mais en ce qui regarde l'Écosse, les rapports statistiques de Cowan et d'autres auteurs ont démontré que cette interprétation n'est point acceptable. Il est bien plus probable que la partie occidentale de l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande, possédant un climat presque identique, sont également soumises à ce concours de circonstances qui produit le typhus. Rien assurément n'est plus remarquable que la facilité avec laquelle l'impression du froid (qui ne présenterait aucun danger en Angleterre) amène la fièvre tachetée (*maculated*) en Irlande, et cela chez des sujets qui sont à l'abri de tout soupçon de contagion. C'est au point qu'en dehors des temps d'épidémie, l'action du froid est la cause la plus ordinaire de la maladie.

On a souvent répété, on a souvent écrit que les épizooties règnent toujours en même temps que les épidémies, et l'on pourrait au besoin invoquer les témoignages d'Homère et d'Hérodote à l'appui de cette croyance populaire. Quant à moi, je suis convaincu que certaines maladies, telles que les fièvres intermittentes, rémittentes et bilieuses, etc., peuvent être engendrées par des miasmes, et que ceux-ci, émanant du sol, peuvent exercer une influence non moins funeste sur les bestiaux. L'ouvrage de M. Chadwick contient sur ce sujet quelques données intéressantes :

« Lorsque j'étais occupé à rechercher les effets du drainage sur la santé générale, j'ai été fréquemment informé que les populations rurales n'avaient pas observé sur leur propre santé les heureux résultats de la nouvelle pratique agricole, mais qu'elles en avaient constaté l'influence favorable pour la santé et l'amélioration du bétail. Le drainage avait donc été pour ces campagnards la source d'un double avantage : il avait augmenté les produits du sol, et il avait diminué les pertes causées par les épizooties. »

Dans un travail où il s'est proposé de faire connaître les relations qui existent entre la clavelée et certaines maladies de l'espèce humaine, le docteur Edward Harrison a consigné les remarques suivantes :

« Tous les éleveurs expérimentés connaissent le rapport de causalité qui lie l'humidité à la clavelée. Il est d'observation que cette maladie est devenue beaucoup moins fréquente dans le comté de Lincoln, depuis que les cours d'eau et les ruisseaux sont mieux entretenus, depuis qu'on a desséché le sol en ouvrant des fossés, et en plaçant des tuyaux de drainage. Sir John Pringle nous dit que des personnes se sont maintenues en bonne santé durant les saisons insalubres, en habitant

les étages supérieurs de leurs maisons, et je suis porté à croire, en ce qui touche les moutons, qu'on peut les soustraire à la clavelée, simplement en leur faisant passer la nuit sur des terrains élevés.

« Feu M. Bakewell disait qu'après le 1<sup>er</sup> mai, il pouvait à volonté faire naître cette maladie, en arrosant ses étables et en les peuplant lorsqu'elles étaient encore humides. »

Les bons effets de l'entretien des routes et de quelques pratiques auxiliaires, telles que le drainage des maisons et des chemins, ne se font pas seulement sentir dans les rues des villes ou des villages, mais leur influence s'étend plus loin, au delà des habitations qui bordent les grandes voies de communication.

Harrison, dont j'ai déjà invoqué le témoignage à propos des analogies qui existent entre les épizooties et les épidémies, s'est occupé des moyens de prévenir l'invasion de la fièvre ou de la clavelée, et il avertit les bergers que, tout en ayant des pâturages bien drainés, tout en évitant avec soin ce qu'on appelle dans les champs les « places pourries », ils verront toutes leurs précautions rester inutiles, s'ils n'évitent pas avec la même attention de conduire leurs troupeaux dans les chemins boueux, remplis de flaques d'eau stagnante, qui sont en réalité aussi pernicieuses que les « places pourries » des champs. Il insiste, en outre, avec beaucoup de force sur ce fait, que la clavelée, c'est-à-dire le typhus, a pu être contractée en dix minutes, que des troupeaux entiers peuvent être infectés en un quart d'heure, lorsque le sol a gardé son humidité, et que la température est très-élevée. Il cite, entre autres, le fait suivant pour montrer le danger des terrains mal drainés : « Un propriétaire avait envoyé de fort loin quatre-vingt-dix moutons à sa maison de campagne. En arrivant à un pont jeté sur le Berling, l'un d'eux tomba dans un fossé et se cassa la jambe. Le berger prit aussitôt l'animal dans ses bras, et le porta dans une maison voisine où il le pansa. Pendant ce temps, qui ne dépassa pas une heure, les autres moutons eurent toute liberté de brouter l'herbe des fossés et du chemin. Le troupeau arriva enfin à sa destination, et un mois plus tard il fut rejoint par le blessé. Le berger découvrit bientôt que tous ses moutons, à l'exception du boiteux, avaient pris la clavelée; et comme ils n'avaient été séparés dans aucune autre circonstance, il est tout naturel de penser qu'ils avaient contracté la maladie en paissant dans les bas-fonds humides. » Ces précautions que l'on doit prendre pour les bestiaux, paraissent également applicables aux populations ouvrières, qui se trouvent placées dans des conditions analogues.

Néanmoins, Messieurs, je dois vous dire que, malgré toute la sollicitude avec laquelle j'ai étudié depuis plus d'un quart de siècle la marche du typhus en Irlande, je n'ai jamais pu saisir de relation bien directe entre ces épidémies et les maladies épizootiques. Il est certain qu'on peut voir régner le typhus dans le moment même où une maladie meurtrière frappe les bêtes à cornes, les cochons et les moutons, et un logicien imprudent pourra facilement conclure d'un simple rapport de coïncidence à un rapport de causalité. Mais une observation plus prolongée dissipera bientôt cette erreur, en montrant que la coexistence est purement accidentelle. Les années 1841 et 1842 sont fort démonstratives à cet égard : durant cette période, le bétail de l'Irlande fut décimé par une effroyable épizootie, et je ne me rappelle pas avoir vu à aucune autre époque une plus grande immunité contre le typhus ; il n'y en avait quelquefois pas un seul cas dans les salles de cet hôpital.

Je vais maintenant remplir la promesse que je vous ai faite au commencement de cette leçon, et vous présenter l'histoire abrégée de l'épidémie de 1847, en insistant surtout sur les causes qui l'ont amenée. Je terminerai en résumant mes opinions sur le sujet.

Après avoir fait quelques recherches (1) sur l'extension de la fièvre en Irlande pendant les années 1837 et 1838, je fus amené à cette conclusion, que les causes principales de la diffusion des épidémies dans notre pays doivent avoir un caractère de généralité très-prononcé, puisque nous observons le plus parfait accord entre les résultats fournis par les villes les plus éloignées, et les plus différentes sous le rapport de la situation et de l'exposition. Il faut que l'île tout entière soit soumise au même instant à une influence générale, agissant partout avec la même violence ; c'est là ce qui explique la coïncidence dont je viens de parler, c'est là ce qui permet de comprendre comment l'épidémie présente en même temps son maximum d'intensité dans des lieux très-différents. Il va sans dire que la connaissance de cette influence épidémique inconnue, qui, même à son degré le plus faible, n'est encore que trop puissante en Irlande, ne doit pas nous empêcher d'admettre l'action de plusieurs autres causes, moins importantes, il est vrai, mais également aptes à produire le typhus. Nous devons signaler ici le refroidissement subit, les fatigues, les émotions morales et la contagion. La dernière épidémie a pleinement justifié ces assertions.

(1) Ces recherches ont été publiées tout au long dans le XIV<sup>e</sup> volume du *Dublin Journal of medical science*. (L'AUTEUR.)

Les relations qu'on a cherché à établir entre les épidémies de fièvre et la disette ont été l'origine de bien des maux. La diffusion considérable de la fièvre de 1847, son développement rapide, la mortalité extraordinaire à laquelle elle a donné lieu, tout cela peut être en grande partie attribué à l'importance fort exagérée que l'on a, dès le début, accordée à la famine. Cette maxime, érigée en loi absolue : « S'il n'y avait pas de famine, il n'y aurait pas d'épidémie », empêcha de donner aux causes réelles de la maladie toute l'attention qu'elles exigeaient. Bien plus, ces causes étaient directement mises en action par les mesures mêmes qu'on adoptait, pour suppléer à l'insuffisance de la nourriture.

L'usage d'une alimentation insuffisante ou malsaine prédispose à la maladie, par suite de l'influence débiliteuse qu'elle exerce sur l'économie : les individus sont alors plus susceptibles d'être touchés par la contagion lorsqu'une épidémie existe ; mais je ne puis admettre que cette cause soit suffisante pour engendrer une épidémie. L'encombrement, le manque d'air et la saleté, voilà des influences qui, par elles-mêmes, peuvent produire des maladies épidémiques ; s'il vient s'y ajouter l'action éminemment dépressive de la famine, nous aurons réunies toutes les conditions les plus capables de provoquer la diffusion d'une maladie contagieuse existant déjà ; or, nous l'avons dit, le typhus est constamment endémique en Irlande.

Une récolte insuffisante de pommes de terre, jointe à d'autres circonstances fâcheuses, fut pour tout le pays une cause de disette en 1845 et en 1846. Dans la première année, les cas de typhus ne dépassèrent pas de beaucoup leur chiffre ordinaire, et l'on prit des mesures très-actives pour donner au peuple de l'occupation et une nourriture suffisante. Ces mesures eurent pour effet d'exposer à l'action de l'air, pendant une saison froide et humide, une foule d'individus réunis, et d'encombrer, dans toute la contrée et dans une proportion vraiment épouvantable, les maisons d'asile et les établissements hospitaliers.

C'est alors que la famine (dit le docteur Lalor dans sa description de l'épidémie de Kilkenny) poussa les flots d'une population à demi-affamée dans les grandes villes, dans les cités opulentes, où les moyens d'alimentation étaient plus abondants ; les misérables auberges où ces gens trouvaient un abri furent bientôt remplies ; elles devinrent autant de foyers de contagion, où l'on vit naître les plus mauvaises formes de la fièvre. L'impureté de l'air fut encore augmentée par suite de l'accumulation dans les rues et dans les allées d'une prodigieuse quantité de fumier et d'excréments humains. Ces tristes circonstances étaient dues,

soit à la prédominance des affections intestinales, soit à la cherté et à la disette des vivres, chacun n'ayant d'autre souci que d'assurer sa subsistance, soit enfin à l'impuissance et à la mauvaise volonté des fermiers, peu disposés à faire des frais d'engrais pour une culture aussi précaire que celle des pommes de terre. C'est dans le voisinage de ces rués et de ces ruelles que la fièvre sévissait principalement, réservant aux classes aisées ses coups les plus meurtriers.

Le rassemblement d'un grand nombre d'individus, aussi bien en plein air que dans l'intérieur des maisons, a été de tout temps une cause active de maladie. Ainsi, en 1812, dans la province de Gujerat (Indes occidentales), la population encombra les villes par suite d'une grande disette, lorsqu'une épidémie vint la décimer impitoyablement; seulement c'était ici une épidémie de variole. Mais on ne trouverait peut-être pas dans les annales du monde entier une démonstration aussi effroyable des effets de l'entassement, que celle qui a été fournie en Irlande par l'année 1847. Tous les journaux, tous les écrits périodiques du temps s'accordent sur ce point, que l'épidémie de 1847 a été produite par le rassemblement d'une énorme quantité d'individus sur le même point, dans les maisons d'asile par exemple, et dans les bâtiments où l'on distribuait des vivres. Voici d'ailleurs quelques preuves à l'appui.

Le rapport des *Commissaires du droit des pauvres*, publié en mai 1847, renferme des détails d'un terrible intérêt sur les progrès de la mortalité en Irlande. Pour la semaine de 1846, qui finissait le 4 avril, le nombre total des décès dans les maisons d'asile de l'Irlande avait été de 159; pour la semaine correspondante de 1847, finissant au 3 avril, il s'éleva à 2706. L'augmentation des cas de maladie et l'extension de la fièvre sont plus effroyables encore. Le nombre des malades avait plus que doublé: au 4 avril 1846 il y en avait 50 861, et au 3 avril 1847 106 888; dans les hôpitaux, la proportion s'était élevée de 8121 à 28 239, et dans les établissements consacrés spécialement au typhus, elle avait monté de 864 au chiffre colossal de 8931.

Mais ces rapports sont encore plus effrayants, s'il est possible, lorsqu'ils nous font connaître la mortalité qui existait alors, et son augmentation rapide à partir du mois de novembre. En avril 1846, la mortalité hebdomadaire était de 3 sur 1000 habitants. Dès le mois de novembre, elle montra une tendance à s'accroître; pendant les quatre semaines de décembre, elle arriva successivement aux chiffres 7, 4, — 8,6 — 10,3 — 11. En janvier 1847, elle fut de 12,2 dans la première semaine, de 13,3 dans la dernière. Pendant la première semaine de février

la proportion fut de 17, et pendant la dernière elle monta à 19,5. En mars elle oscilla entre 20 et 22, et enfin en avril elle s'éleva à 25. Il y eut 25 décès par chaque millier d'habitants, dans la dernière semaine dont il est fait mention dans le rapport.

Voici comment s'exprime un des journaux du temps :

« Depuis quelques mois le typhus fait à Cork de lents, mais constants progrès; ceux qui ont examiné attentivement le rapport médical publié en février dernier sur l'hôpital de Cork seront fort étonnés non pas que la maladie ait fait irruption dans la ville avec une si terrible rapidité, mais que le fléau qui épouvante aujourd'hui les habitants ait été si longtemps contenu. Dans l'hôpital on mettait trois, quatre et même cinq malades dans le même lit, et dans les salles des convalescents il y avait quarante-cinq lits pour cent vingt personnes. On ne pouvait attendre d'un tel état de choses un autre résultat que celui que nous voyons aujourd'hui. » Dans les autres hôpitaux, les mêmes effets se sont produits partout où il y a eu encombrement. Il en fut ainsi à Dublin, à Fermanagh, à Galway, à Limerick, à Waterford, etc. L'hôpital de Killmallock, bâti pour 800 personnes, en renfermait près de 1500 le 17 février. Aussi le typhus et la dysenterie y firent de nombreuses victimes, et les malades, affolés de terreur, commençaient à abandonner l'établissement, lorsque les commissaires du droit des pauvres défendirent toute admission ultérieure. Cet exemple prouve péremptoirement que l'entassement était la cause de ces maladies: car lorsqu'au mois d'avril le chiffre des pensionnaires fut réduit à 1000, il y eut une diminution rapide dans le nombre des malades.

Le docteur Dillon, chirurgien de la *Co. Mayo Infirmary*, l'un des gardiens du droit des pauvres, m'a écrit au mois de mai 1837 une lettre dont je vais vous lire quelques lignes; elles seront pour vous un témoignage de plus: « Les commissaires ont donné une triste preuve de leur ignorance en police médicale, et ils ont montré qu'ils sont complètement incompetents pour s'occuper de l'état sanitaire du pays: car la maladie régnait partout où leurs établissements étaient en activité, mais elle régnait *là seulement*. Nous ne voudrions pas ouvrir nos portes et rassembler les pauvres, si nous n'avions pas d'argent pour subvenir à leurs dépenses, car nous serions délaissés et voués à la haine; mais, grâce à Dieu, nous avons épargné, par notre conduite, la vie des hommes, et nous avons vu notre résidence être moins cruellement frappée que toute autre partie du royaume, soumise à l'institution du droit des pauvres. Nous avons en même temps secouru les malheureux par des

souscriptions particulières, et la disette a fait chez nous moins de victimes que partout ailleurs (1). »

Je n'ai pas l'intention de vous exposer dans tous ses détails l'histoire de l'épidémie de 1847. Je désire avant tout vous montrer que cette épidémie nous a révélé une fois de plus les causes de la propagation du typhus dans ce pays, ainsi que le caractère contagieux de la maladie. Aucune ville en Irlande n'a été plus éprouvée que Cork; nulle part aussi les influences pathogéniques n'ont été plus prononcées. Déjà je vous ai dit à quel point l'hôpital de cette ville était encombré : aussi le nombre des victimes atteignit d'effroyables proportions. Du 22 décembre 1846 au 24 avril 1847, c'est-à-dire dans un espace de quatre mois, 2130 personnes périrent dans l'enceinte de l'établissement. La période d'accroissement se déclara à peu près à la même époque, et dura jusqu'au milieu de mars; à ce moment, les mesures sanitaires prises par le conseil commencèrent à porter leurs fruits, et amenèrent dans la mortalité un déclin graduel, mais non sans quelques oscilla-

(1) Toute réserve faite des influences atmosphériques qui nous sont parfaitement inconnues, l'accumulation d'un grand nombre d'individus dans un espace trop resserré et mal aéré paraît être la cause prochaine de la transformation du typhus endémique en typhus épidémique. La guerre et la disette, auxquelles on a souvent accordé la première place dans l'étiologie de la maladie, n'en sont en réalité que des causes éloignées; elles agissent en amenant fatalement l'encombrement, dans les villes, dans les hôpitaux, dans les prisons et dans les camps. Quant aux fatigues, aux excès, à toutes les influences dépressives en un mot, elles jouent, ce me semble, le rôle de causes prédisposantes; les individus qui se trouvent dans ces conditions mauvaises perdent graduellement toute leur puissance de résistance, et ils offrent alors au contagium ou à l'effluve infectieux un terrain malheureusement trop bien préparé.

Toutes les autres causes qu'on a assignées à la maladie ne paraissent avoir qu'une action fort douteuse, ou tout au moins très-secondaire: on en peut juger par la divergence des auteurs. Hildenbrand (voy. les sources à la fin de la note), Omodei, disent que le typhus est rare aux deux périodes extrêmes de la vie; mais Gerhard (de Philadelphie) déclare qu'à l'exception de l'enfance, l'âge n'a pas d'influence, et Reid avance que la maladie est très-fréquente chez les vieillards. D'après Gerhard, les classes pauvres sont plus exposées que les autres: Graves nous apprend que le typhus d'Irlande réserve ses coups les plus meurtriers aux classes aisées. J. Frank regarde la phthisie comme prédisposant tout particulièrement à la maladie, mais Omodei et Hildenbrand lui attribuent une influence précisément inverse. La conclusion la plus légitime qu'on puisse tirer de ces assertions contradictoires, c'est que les seules causes bien évidentes du typhus sont l'encombrement et le défaut d'aération: sur ce point, en effet, tous les auteurs sont d'accord. Une fois développée sous l'influence de ces causes, la maladie, comme nous le verrons plus loin, se transmet par contagion et par infection.

A. Omodei, *Del governo politico-medico del morbo petecchiale, con un prospetto noso-*

tions. Voici du reste les chiffres exacts des décès par semaine et par mois, à dater du 27 décembre:

JANVIER.		FÉVRIER.		MARS.		AVRIL.	
Dates.	Morts.	Dates.	Morts.	Dates.	Morts.	Dates.	Morts.
2....	59	6....	128	6....	143	3....	159
9....	59	13....	164	13....	183	10....	128
16....	60	20....	146	20....	171	17....	132
23....	60	27....	168	27....	175	24....	104
30....	91	»	»	»	»	»	»
Total...	329	Total...	606	Total...	672	Total...	543

Et l'on arrive ainsi, comme je l'ai dit, au chiffre presque incroyable de 2130. Dans le mois de mai il y eut encore 359 décès, et dans le mois de juin un peu plus de 200. A dater de ce moment, grâce à la diminution de l'encombrement et à quelques autres précautions hygiéniques, le nombre des malades et la mortalité proportionnelle s'abaissèrent rapidement.

Il serait facile de multiplier les exemples, et de citer un grand nombre de cas dans lesquels le typhus a reconnu pour cause l'enlèvement des malades. Feu Pearson, chirurgien des plus distingués, autrefois attaché au Lock hospital de Londres, a observé constamment que les cas de

*grafico statisco comparativo della febbre petecchiale che ha regnato epidemicamente negli anni 1817 e 1818, etc.* Milano, 1822 (voy., entre autres, p. 537). — J. V. ab Hildebrand, *Ueber den ansteckenden Typhus nebst einigen Winken zur Beschränkung oder gänzlichen Tilgung der Kriegsppest und mehrerer anderen Menschenseuchen*, 2<sup>e</sup> édit. Wien, 1815, p. 132. — Joseph Frank, *Praxeos medicæ præcepta universa*, 2<sup>e</sup> édit. Lipsiæ, 1826, art. TYPHUS. — W. W. Gerhard, *Clinical Lectures*. Philadelphia, 1848. — R. Reid, *Transactions of fellows and licenciates of the king and queen's College of physicians in Ireland*, III, 1820.

Je crois être utile en donnant ici l'indication bibliographique des travaux que Graves a cités sans en indiquer la source :

Percival, *Practical observations on the treatment, pathology and prevention of typhus fever*. London, 1819. — Bateman, *Succinct Account of the contagious fever of this country, exemplified in the epidemic now prevailing in London*. London, 1818. — Armstrong, *A practical illustration of typhus fever, of the common continued fever and of inflammatory diseases*. London, 1819. — H. Clutterbuck, *Observations on the preservative and treatment of the epidemic fever at present prevailing in the metropolis and most parts of the united kingdom*. London, 1819. — R. Graham, *Practical observations on continued fever, especially that form at present existing as an epidemic*. Glasgow, 1818. — Barker and Cheyne, *Account of the epidemical fever in Ireland*. London, 1824. (Note du Trad.)

fièvre augmentaient, toutes les fois que le nombre des malades, réunis dans la même salle, dépassait une certaine limite. Frappé de la constance de ces résultats, il eut l'idée de diminuer, dans chaque salle, le nombre des lits, et dès lors le typhus disparut sans retour.

Du reste, il y avait à Cork bien d'autres causes capables d'aider au développement de l'épidémie. Écoutez ce que dit à ce sujet un journal du temps, et vous croirez qu'il s'agit d'une ville pestiférée du moyen âge, bien plutôt que de la seconde ville de l'Irlande, frappée du typhus au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

« L'incursion des pauvres de la campagne continue dans les mêmes proportions; mais on s'en aperçoit moins, parce que ces malheureux attendent la nuit, dans les faubourgs de la ville; ils entrent alors en rangs serrés; les vieux parents portent liées sur les épaules les couvertures de leurs lits, les enfants traînent des pots, des casseroles, des cruches, de vieux sacs et d'autres objets de ce genre. En moyenne, il entre journellement 300 de ces misérables créatures dans notre ville, elles y apportent à la fois la saleté, la vermine et la maladie. Elles sont entassées sur de la paille dans les rues principales, remplissent les ruelles et les allées, deviennent ainsi des sources trop abondantes, hélas! de contagion. Si les hommes chargés de veiller à l'hygiène publique ne se hâtent pas de faire nettoyer et blanchir les maisons, il est à craindre que l'infection n'exerce des ravages épouvantables sur une telle agglomération de population, principalement dans les quartiers mal ventilés. Le nombre des décès s'élève aujourd'hui à une moyenne de 500 par semaine; dans cette évaluation sont comprises les maisons de secours, les prisons, les autres établissements publics; on a tenu compte aussi des malheureux que la fièvre et la faim font mourir dans les rues. Quoiqu'on ait ouvert lundi le Cat Fort hospital, qui peut recevoir 200 malades, cette ressource est complètement insuffisante, et une foule de patients sont couchés sur de la paille, dans la rue qui conduit à l'hôpital. On a créé dans le voisinage un autre établissement qui contient 120 lits. Les promenades, les lieux fréquentés sont encombrés de malheureux: les uns, accroupis sur de la paille, cherchent les rayons du soleil, les autres sont blottis sous des couvertures; tous, misérables sujets de pitié et de dégoût, vivent de la charité des passants. On a vu cette semaine de nouveaux convois arriver sur le quai de Camden. Quoique tous ces gens portent sur eux l'empreinte de la misère, beaucoup cependant sont des imposteurs: car ils ont un peu d'argent, et lorsqu'on les conduit aux dépôts de vivres, ils refusent ce secours avec dédain. La compassion mal entendue du pu-

blic maintient ces misérables dans l'intérieur de la ville, quoiqu'ils n'aient aucun droit à y rester; il serait beaucoup plus sage de les renvoyer dans leurs propres districts, puisque des comités de secours et des dépôts de soupe sont établis maintenant dans toute la contrée. Vendredi dernier, une femme de la campagne a abandonné son enfant à moitié nu et en pleine éruption de variole; elle l'a laissé dans le milieu de Patrick-street comme un legs aux citoyens. »

J'extrait encore du *Westminster Review*, d'avril 1847, quelques observations judicieuses, qui ont directement trait au sujet qui nous occupe.

« Il est fort regrettable qu'avec une grande ardeur pour la création des moyens de secours, on se soit si peu occupé du meilleur procédé de leur application. L'infection a été le résultat de cette charité mal ordonnée; et la mort même n'a éveillé aucun soupçon sur cette faute: nous n'avons pas vu que nous aidions nous-mêmes aux effroyables dévastations de la maladie. On dit que, dans les maisons de secours de l'Irlande, la mortalité de l'année a atteint le chiffre de 70000 décès; mais est-on fondé le moins du monde à prétendre que cette mortalité est l'effet des privations? Les pensionnaires de ces établissements ne sont-ils pas nourris, chauffés et habillés? Est-il un seul membre du comité de salubrité qui ne soit pas en mesure d'affirmer au gouvernement que ce triste résultat dépend avant tout de l'encombrement et d'une aération défectueuse? Faut-il que de telles conditions soient maintenues plus longtemps sous prétexte de charité? Ne doivent-elles pas être au plus tôt dénoncées comme les agents de la mort? Le rapport de M. Twisleton nous a appris qu'au 17 octobre dernier, sur les 130 maisons de secours que possède l'Irlande, 29 seulement étaient pleines ou à peu près; les 101 autres pouvaient, entre elles toutes, recevoir encore 34 000 pensionnaires. Mais lorsque l'exécution des travaux publics entrepris par le gouvernement eut fait mettre sur pied, pour ainsi dire, une gigantesque armée de 500000 hommes, qui consommèrent toutes les ressources du pays, lorsque le prix des subsistances eut incessamment augmenté, lorsque les familles eurent été abandonnées par leurs membres les plus robustes, alors la partie la plus faible de la population se précipita dans les maisons d'asile, seul refuge qui lui fût offert. Singulier refuge en vérité que celui où l'on n'entrait que pour souffrir et mourir!..... Nous pouvons montrer aussi comment l'infection extérieure fut la conséquence nécessaire de ces secours mal administrés. Un noble lord apprend, par la voie des journaux, que la